

la même chose de leurs mères, ils nous traîneraient devant tous les tribunaux...

Qu'il y ait eu, qu'il y ait, même parmi les membres du clergé, de malheureuses défections : ce n'est que trop vrai, hélas ! mais l'homme est homme—et la religion est divine, au-dessus et en dehors des hommes. Il y a des milliers de notaires, d'avocats, de médecins qui ont avili ou avilissent leur noble profession : celle-ci est-elle mauvaise ?—Il faudrait être bête à manger du foin, ou libre-penseur, celui qui précisément jouit le moins de la liberté de penser, ou athée, cet animal qui croit aux loups-garous, aux sorciers, au malheur quand on est treize à table (pardonnez-moi, chers lecteurs, de devoir vous donner ces détails prouvant jusqu'où va la bêtise de l'homme !), il faudrait être tout cela, pour accuser la religion, l'épiscopat, le clergé, du mal que peuvent commettre quelque Père Hyacinthe ou quelque Chiniquy ! L'Eglise, la Religion en ont bien vu d'autres !

Les enfants, armés pour les combats de la vie, mais prenant une profession manuelle : agriculture ou métier, feraient la grandeur, la prospérité du pays.

Nous marchons à grands pas vers la situation des vieux pays, où fleurit l'instruction laïque, gratuite, obligatoire, que certains cerveaux fêlés voudraient pousser notre ministère à établir ici—mais que notre ministère n'établira pas, uniquement parce qu'il sait ce qu'il fait.

Rien ne vaut comme les arguments frappants. Je vais donc vous copier quelques lignes d'une revue sérieuse de France ; après les avoir lues, vous me direz ce que vous en pensez :

Il faut que je vous dise tout, je m'en fais un devoir de conscience ; il faut que vous connaissiez les terribles chances auxquelles vous exposez votre enfant. Toutes les professions sont encombrées de solliciteurs : une seule Compagnie de chemin de fer a trent-sept mille noms de demandeurs inscrits et pas cent places à donner ; il y a ce jour à Paris trois mille jeunes filles munies de leur brevet et sollicitant une place d'institutrice ; il en est de même partout, tout est pris. Il faut voir ces tristes solliciteurs user leur temps et leur vie à aller mendier quelque chose. Plus rien dans la bourse ! plus d'asile !... Je raconte ce que je vois chaque jour, c'est déchirant. Ces pauvres gens maudissent la vie, maudissent même leurs parents, tant leur détresse est grande, et parmi eux il y a des hommes vraiment capables.

Vous savez, pour en avoir souvent entendu parler, ou pour avoir vu des religieux, des savants de ces vieux pays, parfois des hommes là-bas fort ordinaires, mais qu'ici nous prenons pour des quasi grands hommes soit à cause de leurs manières agréables, soit à cause de leur facilité de parler de tout... un peu ; vous savez, dis-je, ce qu'est l'instruction aux vieux pays. Si les hommes dont je vous ai parlé en dernier lieu ne peuvent réussir, ou ne réussissent que très difficilement chez eux, dites-moi ce que feront nos jeunes gens, qui, eux, n'ont pas un nombreux public de lettrés pour les pousser ?

Ne nous reproche-t-on pas, d'une manière âpre, injuste, méchante, d'ouvrir nos colonnes aux jeunes gens s'essayant aux belles-lettres, et ne nous traîne-t-on pas aux gémonies, parce que nous encourageons les nôtres, les suppliant de ne point se jalouser, s'envier—mais disant la vérité sans fard aux contempteurs du bon, du beau, du vrai, d'où qu'ils viennent, quels qu'ils soient ?—Nous avouons humblement que tout ce que l'on peut dire de nous nous passe sous la semelle : l'encouragement de nos évêques nous est plus précieux que l'admiration même mutuelle de n'importe quel journal.

Nous n'avons point pour habitude de réfuter ceux qui nous font dire ce que nous n'avons pas dit : nous aimons les choses loyales, fut-ce des attaques. Les autres, nous nous en moquons carrément, leur accordant tout le dédain qu'elles méritent. Nous saurons défendre notre Foi, notre langue, notre patrie d'adoption contre n'importe qui les attaquera : cela suffit, sans que nous y mêlions notre défense personnelle, encore que nous ayons bec et ongles, et assez de toupet pour nous en servir.

Notre publication n'est pas un assemblage d'idées

incohérentes *ab irato* ; elle n'est point davantage un journal de polémique.

Il est bon, une fois en passant, de rappeler l'adage : " Qui s'y frotte, s'y pique."

A bon entendeur, salut !

Jimm Picard

LA VIE DES CHAMPS

Le laboureur n'est pas méchant :
L'air qu'il respire rend honnête :
Il sait qu'aux bornes de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

L'hiver est pour le laboureur, comme pour le champ qu'il cultive et qu'il aime, la saison du repos. Essayons donc de lui écrire quelques lignes, pendant qu'il a tout le loisir de nous lire, si toutefois cela lui plaît.

Vous n'avez pas oublié ce vers que Virgile écrivait, il y a environ deux mille ans :

O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !

O trop heureux cultivateurs, s'ils savaient apprécier leur [bonheur !]

Ce qui était une vérité il y a deux mille ans est encore aujourd'hui, plus vrai peut-être, parce que les changements apportés dans les autres états de vie font encore ressortir davantage l'inappréciable paix, le calme bienfaisant de la vie des champs.

Il est peu de mes lecteurs qui ne connaissent point la vie de la campagne : la plupart même y sont nés et y ont été élevés.

Causons donc ensemble, pendant quelques instants, de ces belles années que nous avons passées au milieu des travaux salutaires et des plaisirs robustes de la vie champêtre. Il nous en reviendra comme une bonne odeur de terroir qui nous réconfortera et nous fera oublier pour un moment la plate et épuisante existence des villes qui nous use et nous brise, bien avant le temps fixé par la bonne nature elle-même.

O les beaux soleils matinaux montant dans l'air, reposé et parfumé par toutes les saines émanations du sol que travaillent les sèves et les sucs féconds du printemps ! O les flamboyants couchers qui empourprent l'horizon par les soirs tièdes qu'embaument les fleurs nouvelles et les jeunes feuilles aux nuances si tendres et si délicates !

N'avez-vous pas senti, en vous promenant à travers les champs et les bois, un mystérieux frisson de vie qui pénètre et sature tout votre être ?

N'avez-vous pas éprouvé cette espèce d'effervescence qui soulève votre esprit et vous emporte à des aspirations plus hautes, à une fraternité plus large, à une bonté qui semble monter de la nature elle-même pour vous envahir et réchauffer votre âme ?

Tout ce qui vous entoure respire le calme dans la force, le bien-être dans la confiance. C'est une harmonie de sons et de couleurs qui vous charme et vous séduit.

Votre champ est semé. Vous voyez déjà poindre les premières tiges qui promettent la riche moisson prochaine, avec la volonté de Dieu. Vous avez fait votre part. A la Providence, maintenant, de faire la sienne ; et vous savez bien que la providence n'y manquera pas.

C'est ce qui fait votre force et votre indépendance.

Car songez-y bien : à part le calme, la douceur et la salubrité des champs, vous avez encore la vie la plus noble, la plus indépendante qui se puisse concevoir. En fait, vous ne relevez absolument que de Dieu lui-même ; il est votre seul Seigneur.

Ils avaient bien compris cela, les anciens qui voulaient qu'un fils de noble famille ne pût embrasser sans déchoir, que trois états de vie ; le service des autels, la profession des armes, et la culture des champs, *crux, ensis et aratrum*, la croix, l'épée et la charrue. C'est qu'en effet, toutes les autres professions, mêmes les plus exaltées, ne sont en définitive qu'un servage plus

ou moins déguisé, un asservissement, tandis que le service de Dieu, le service de la patrie, le service du sol fécond est une profession libre et noble qui n'a d'entraves que le devoir et la loi, ce qui est la plus haute expression de la liberté.

Napoléon Lévesque

APRÈS UNE NUIT D'ORAGE

A la fenêtre de ma chambrette, je contemple le beau ciel étoilé. Tout est calme, une brise légère gracieusement accueillie, succède à la chaleur insupportable de la journée ; la nature, comme fatiguée par ses travaux journaliers, se repose paisiblement pour recommencer les mêmes travaux le lendemain ; la campagne, il n'y a qu'un instant dorée par les rayons du soleil couchant, est maintenant plongée dans une tranquillité parfaite ; enfin l'ange du sommeil a étendu son aile puissante sur la ville entière et chacun semble se mettre avec abandon et un certain soulagement, sous sa protection fascinatrice.

Tandis que tout le monde s'est envolé avec bonheur dans le pays des rêves, j'aime mieux écouter attentivement les pieuses réflexions que ce calme me suggère.

Les étoiles, gracieux précurseurs de l'astre de la nuit, naissent une à une dans la voûte azurée et excitent mon admiration ; la lune, cette reine des nuits, commence enfin sa course majestueuse dans la voûte céleste qui déroule son riche manteau d'hermine parsemé de petits points dorés, entrelacé de fils argentés. Ah ! qu'il est bon ! qu'il est puissant le Dieu Créateur.

Tout à coup, la scène change d'aspect, le vent s'élève peu à peu, le firmament s'obscurcit, les nuages s'amoncellent, l'atmosphère s'alourdit, l'éclair sillonne la nue, le tonnerre gronde dans le lointain et la pluie tombe fine et pénétrante : c'est l'orage.

Je ferme ma croisée ; puis je regarde la poussière qui passe en tourbillonnant, les voyageurs attardés se hâtant de rentrer sous leur toit où une épouse aimante, des enfants, sont peut-être inquiets de leur sort. Je pense à ces pauvres matelots, à ces vaillants pêcheurs qui sont anxieux de rentrer au port et dont la frêle nacelle va infailliblement se briser sur les écueils toujours avides de vies humaines.

Oh ! alors, je ne puis m'empêcher de lever les yeux au ciel pour y chercher, en esprit, la plus belle des étoiles que je salue de son doux nom : " *Stella matutina*, étoile du matin, étoile de la mer, protège les malheureux."

Cependant, la nuit n'est pas entièrement perdue ; le beau temps renaît, les nuages se dispersent, le ciel s'éclaircit et la lune, à mesure qu'elle s'avance dans sa course, se montre plus resplendissante qu'auparavant ; les étoiles elles-mêmes ont reparu, plus riantes, plus gracieuses, elles scintillent de mille feux, on dirait qu'elles vont se détacher du bleu firmament.

Pour moi, je m'endors plus calme, plus heureuse en pensant aux événements qui viennent de se dérouler sous mes yeux et qui montrent si bien la puissance d'un Dieu si bon pour ses créatures ingrates.

Léon Vallée

Les expédients, les calculs, le jeu des intérêts et des passions populaires, voilà ce qui remplace trop souvent les principes qui devraient présider à la conduite de la chose publique : ajoutez-y le mécanisme ingénieux des partis, et vous aurez le rouage complet de la politique moderne. Un élément plus regrettable se mêle malheureusement trop à notre politique. Faisons-en l'aveu. C'est le dénigrement systématique des hommes. Nous n'avons rien à envier à nos voisins sous ce rapport.—Sir J.-A. CHAPLEAU.